

GUILLOREL, ÉVA. *La Complainte et la plainte. Chanson, justice, cultures en Bretagne (XVI^e-XVIII^e siècles)*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes ; DASTUM ; Centre de recherche bretonne et celtique, 2010, 589 p. Ill., cartes + cédérom. ISBN 978-2-7535-1142-2

Marcel Bénéteau

Volume 11, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018539ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018539ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bénéteau, M. (2013). Review of [GUILLOREL, ÉVA. *La Complainte et la plainte. Chanson, justice, cultures en Bretagne (XVI^e-XVIII^e siècles)*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes ; DASTUM ; Centre de recherche bretonne et celtique, 2010, 589 p. Ill., cartes + cédérom. ISBN 978-2-7535-1142-2]. *Rabaska*, 11, 213–217. <https://doi.org/10.7202/1018539ar>

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

et la conservation des 3/2 associés ? Comment se fait-il que les danseurs de clog soient si populaires dans les années 1920-1930 (en ville à tout le moins) et que nous n'en n'ayons jamais collecté ? Comment expliquer et documenter le style chaloupé des *Confitures de Biencourt* (dernière partie du quadrille) de cette municipalité située à 65 km de Trois-Pistoles, à l'intérieur des terres ? Quand la gigue fut-elle introduite dans la quatrième partie du quadrille (*L'Homme à deux femmes* ou *Le Veuf*) ? Bien que nous ayons collecté de multiples danses québécoises, nous n'avons pas encore abordé ces questions de transformation et d'évolution de notre répertoire dansé, de variations régionales et des variantes permises au sein d'un même groupe.

La profondeur des connaissances de J.-M. Guilcher, et la finesse dont il fait preuve dans son analyse, nous rappelle l'énorme tâche qu'il reste à faire chez nous, principalement dans l'évolution de notre répertoire depuis le XIX^e siècle. Le Québec s'est sans doute trop exclusivement tourné vers l'étude de la Nouvelle-France et de son répertoire, en délaissant du coup le développement culturel au XIX^e siècle, dont provient la majeure partie de notre répertoire dansé.

PIERRE CHARTRAND
Centre Mnémo, Drummondville

GUILLOREL, ÉVA. *La Complainte et la plainte. Chanson, justice, cultures en Bretagne (XVI^e-XVIII^e siècles)*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes ; DASTUM ; Centre de recherche bretonne et celtique, 2010, 589 p. Ill., cartes + cédérom. ISBN 978-2-7535-1142-2.

La chanson de tradition orale peut-elle être considérée comme source fiable et pertinente pour l'étude historique des sociétés et des cultures à l'époque moderne ? La question est le point de départ pour le magnifique voyage qu'Éva Guillorel nous propose dans *La Complainte et la plainte. Chanson, justice, cultures en Bretagne*, exploration exhaustive de deux mondes distincts, mais complémentaires : l'un rural et oral, l'autre urbain et lettré. Au cours des 600 pages, ou presque, de grand format qui suivent, l'auteur met en confrontation les représentations de la réalité proposées par les *gwerzioù* (pluriel de *gwerz* : complainte tragique de la tradition bretonne, dont la plupart ont été composées du XVI^e au XVIII^e siècle) et les faits rapportés dans archives judiciaires de la même époque. L'exercice confirme sans aucun doute la valeur de cette méthode complémentaire, produisant un tableau vivant et détaillé d'une société et ses conflits, ses croyances et ses coutumes, son imaginaire ainsi que sa réalité concrète.

Éva Guillorel nous présente ici la version remaniée de sa thèse de doctorat

d'histoire, un ouvrage interdisciplinaire qui baigne dans l'histoire, l'ethnologie, les études celtiques (représentant son triple cheminement d'études), mais qui passe aussi par l'analyse littéraire, la sociologie et la géographie. La thèse a reçu les éloges de la communauté scientifique (« exceptionnelle », selon Peter Burke ; qui « force l'admiration », aux dires de Philippe Jarnoux, et « qui s'apparente aux grandes thèses d'autrefois », pour citer Joël Cornette, qui signe la préface du livre). Son ouvrage lui a obtenu en 2010 le Prix Bretagne Jeune Chercheur.

Afin d'atteindre la vision globale qui anime l'ouvrage, Éva Guillorel dut avant tout résoudre des obstacles méthodologiques fort intimidants. C'est peut-être un lieu commun parmi les ethnologues d'affirmer que la tradition orale est souvent plus fiable que les documents écrits pour reconstruire le passé, mais peu d'experts ont questionné à fond cette affirmation et ses implications. Comment régler les problèmes de datation inhérents à la tradition orale ? Comment traiter la prolifération des versions avec leurs détails parfois contradictoires ? Comment juger l'apport à l'histoire en tenant compte de l'imaginaire populaire, de l'utilisation de clichés et de stéréotypes, du besoin de faire conformer les faits aux exigences de la forme littéraire de la complainte ? Quels sont les effets de l'évolution des sensibilités sur une transmission orale à travers plusieurs siècles sur des terrains éloignés du lieu original des faits racontés ? On a longtemps considéré la *gwerz* comme une création basée sur des événements historiques réels – souvent tragiques ou criminels – qui constituent un élément clé de l'identité bretonne. Mais peu de chercheurs ont eu l'inclination de comparer les événements relatés dans la *gwerz* à leur représentation dans une source contemporaine : les archives judiciaires de l'Ancien Régime.

Éva Guillorel s'attaque à ces questions dans la première partie du livre, « La chanson de tradition orale en langue bretonne et l'histoire : sources et méthodes ». Elle aborde un corpus énorme afin d'établir les bases de son étude : plus de 2 200 versions de 400 chansons types choisies soigneusement parmi les collectes effectuées depuis le premier tiers du XIX^e siècle ; celles-ci se rapportent majoritairement au contexte de la période du XVI^e au XVIII^e siècle. En même temps, la chercheuse dépouille les documents d'archives pertinents à 573 affaires judiciaires portant sur les régions de la Basse-Bretagne où le plus grand nombre de *gwerzioù* ont été recueillis. Elle explique l'enjeu ainsi : « [...] de rechercher en quoi il est possible de fournir une datation culturelle à ces chansons, d'analyser de quelle manière la complainte peut être le reflet d'une époque et d'un milieu donnés, et de voir quels sont les apports spécifiques de cette source pour combler les lacunes ou conforter les attestations de la documentation écrite » (p. 18). Les similarités entre les deux sortes de documents – l'un oral et l'autre écrit – sont frappantes. Tous

les deux développent des intrigues similaires, portant principalement sur le meurtre, la violence sexuelle, les injures, coups et blessures et les atteintes aux biens ainsi qu'aux autorités civiles et religieuses. Les deux genres sont « régis par un même souci de vraisemblance », mettant de l'avant un grand nombre de détails sur la culture matérielle, la chronologie et la géographie, ainsi que les comportements et les sensibilités des protagonistes. De nombreux tableaux permettent de constater le rapprochement extraordinaire des sources sur les deux plans. Il ne faut pas oublier, cependant que les deux fonds, en se limitant aux événements violents, laissent voir la société bretonne de l'Ancien Régime à travers un prisme déformant ; ni l'un ni l'autre ne présentant un portrait complet de la vie à cette époque.

Il y a aussi des différences subtiles, mais profondes, entre les deux sources. Évidemment, les lettres de rémission, les registres d'audiences criminelles et les procédures criminelles sont écrits et, qui plus est, écrits « en général par des personnes liées plus ou moins ouvertement à la culture dominante [dans le cas échéant, française] », passant à travers plusieurs filtres et intermédiaires déformants (p. 211). Les *gwerzioù*, pour leur part, sont de sources plus directes et ne cherchent pas toujours à établir les mêmes « vérités » que les procédures officielles ; ce sont des créations artistiques, orales pour la plupart, et qui doivent répondre à des besoins esthétiques bien loin des documents officiels (comme par exemple, l'utilisation de chiffres symboliques et de motifs surnaturels). Guillorel développe donc des méthodes de « confrontation » entre les deux sortes de sources : c'est « dans l'incessant va-et-vient entre les deux sources [que] se situe l'espace d'analyse et de réflexion de l'historien par rapport au *gwerzioù*. » (p. 251).

La première partie du livre se termine par un chapitre qui propose une mise en application de la méthodologie développée : trois études de cas qui privilégient trois dimensions comparatives différentes. Ce chapitre magistral analyse en profondeur trois *gwerzioù* : une première chanson, *Ar vroeg he daou bried* est centrée sur le problème d'adaptation d'une chanson de source française ; la deuxième, *Perinaig ar Mignon* cerne les mécanismes de l'évolution d'un texte dans le temps et l'espace ; et la troisième, *An tour plom*, compare le traitement d'un événement historique – l'incendie du clocher de la cathédrale de Quimper en 1620 – dans la plainte et dans une source littéraire contemporaine. On ne peut que conclure, par la force de l'argument, que cet examen démontre sans aucun doute que les plaintes « constituent une source à la fois originale, riche et fiable dans le cadre d'une étude en histoire moderne » (p. 171).

La deuxième partie du livre met en valeur la confrontation entre les sources orales et les sources écrites et procède à une analyse détaillée du corpus d'archives judiciaires. Bien que ce corpus soit d'une richesse docu-

mentaire presque inépuisable, il reste des lacunes que la chanson peut combler. D'abord, la *gwerz* s'avère une source importante pour la connaissance de faits qui n'ont pas laissé de traces dans les archives judiciaires (par exemple, les suicides et les infanticides sont faiblement représentés dans les documents officiels). Elle est particulièrement précieuse dans les cas où il y aurait eu perte ou destruction d'archives ; elle nous apporte aussi de nombreux détails sur le contexte social dans lequel les événements se déroulent, éléments souvent absents des faits précis, mais étroits, des archives. Cette section imposante se termine aussi par trois études de cas : l'étude d'une première chanson permet de mesurer l'apport des plaintes pour compléter les lacunes d'information dans les archives ; le deuxième cas analyse une chanson en version unique comparée à un dossier archivistique bien fourni ; la troisième étude révèle l'apport d'une chanson orale à la connaissance d'événements qui n'ont laissé aucune trace dans les procédures criminelles.

La troisième partie du livre met en application les méthodes développées dans les deux sections précédentes. Ici il n'est pas question d'études de cas de chansons spécifiques, mais plutôt d'employer l'ensemble du corpus pour analyser des domaines de recherche beaucoup plus vastes. La question est la suivante : « Peut-on se servir de *gwerz* comme source pertinente pour enrichir une approche socioculturelle de la Bretagne d'Ancien Régime ? » (p. 289). Éva Guillorel démontre l'utilité de la *gwerz* dans quatre domaines de recherche. Dans un premier chapitre, le corpus de *gwerziou* nous informe sur les codes, les hiérarchies et les conflits sociaux, reflétant les tensions de la société rurale bretonne du XVI^e au XVIII^e siècle. Dans un deuxième cas, il est question de l'espace et de la mobilité : les variantes toponymiques et la diffusion des versions de *gwerziou* nous éclairent sur les déplacements de la population et la circulation de nouvelles et nouveautés. Les plaintes sont aussi une source précieuse pour l'analyse des sensibilités religieuses. Le dernier chapitre traite des contributions de la chanson au discours et explique son rôle dans le maintien et le renouvellement d'une mémoire historique. Comme le souligne Philippe Joutard, invoqué à la page 450 : « l'enjeu [...] n'est pas de déterminer quelle approche est la plus "authentique", mais de comparer deux approches d'une même réalité pour mesurer et expliquer les écarts qui les différencient. Il invite à analyser la signification des "erreurs de la mémoire", plus riches d'enseignement que les "souvenirs exacts" pour comprendre le fonctionnement des sensibilités collectives. »

Du début à la fin, les propos sont présentés clairement, avec un généreux emploi d'exemples et de citations. Le texte est enrichi de nombreux tableaux, cartes et illustrations et l'information est complétée par quatorze annexes, un index, une bibliographie comportant presque 1 500 références et un cédérom qui nous permet d'écouter 24 des chansons abordées dans le

livre. Au cœur de toute cette production se trouvent les *gwerziou* : un corpus étonnant de chansons qui mettent en vedette la vie d'hommes, de femmes et d'enfants, artisans et paysans, petit peuple et noblesse face à la tragédie, la perte, la violence et la mort. Comme tel, le sujet transcende les frontières de la Basse-Bretagne pour prendre une valeur universelle. L'application des outils de recherche suggère que la méthodologie mise au point par Éva Guillourel aura aussi des répercussions bien au-delà du contexte spécifique de la Basse-Bretagne et que désormais cet ouvrage de référence fera partie de la trousse de tout chercheur qui s'intéresse aux traditions orales.

MARCEL BÉNÉTEAU
Université de Sudbury

LABERGE, MARC. *Affiquets, matachias et vermillon. Ethnographie illustrée des Algonquiens du nord-est de l'Amérique aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, « Signes des Amériques » 11, [2010], 227 p. Illustrations de FRANÇOIS GIRARD. ISBN 978-2-920366-38-1.

Cet ouvrage de Marc Laberge est tiré de sa thèse de doctorat en Arts et traditions populaires à l'Université Laval, réalisée sous le titre de *Création d'une nouvelle iconographie sur les Algonquiens du nord-est de l'Amérique à partir des données ethnohistoriques datant d'avant 1760*. Il est aujourd'hui une référence dont toute recherche en culture matérielle d'Amérique du Nord ne saurait se passer. Tant incontournable par l'originalité de la démarche que par la qualité du traitement du sujet, *Affiquets, matachias et vermillon* offre un regard inédit sur les communautés algonquiennes d'un passé colonial, mais aussi d'un présent engagé et d'un futur prometteur.

La préface de Jean Simard, codirecteur de thèse avec Denys Delâge, amorce un questionnement sur l'image de l'« Amérindien ancien » devenue suspecte au regard des travaux critiques de l'anthropologie historique actuelle. En effet, la démarche scientifique est en grande partie problématisée autour du fait que les films, les manuels scolaires ainsi que les romans illustrés ont largement répandu une figure stéréotypée de l'« Indien », entre agressivité barbare et naïveté naturaliste. Afin de faire fi des préjugés, quoi de plus efficace que d'établir l'iconographie des Amérindiens anciens par la justification d'un travail documentaire à la hauteur des moyens et des exigences scientifiques d'aujourd'hui ? D'emblée le préambule annonce l'origine de la démarche de l'auteur. Au courant des années 1970, Marc Laberge est photographe et vidéaste lors de fouilles archéologiques sur des sites préhistoriques et historiques. Depuis les besoins de vulgarisation des archéologues naît alors